Samuel Rochat sapeur – deuxième moitié du XIXe siècle –

Famille quelque peu difficile à situer dans le cadre des Charbonnières. Essayons tout de même.

Le nom de la famille nous est révélé pour la première fois dans nos listages lors du recensement de 1831. On trouve alors Moyse Samuel Rochat Sapeur, probablement situé dans le haut du village. La famille comprend encore sa femme Henriette et deux fils, Edouard et Samuel, ce dernier étant probablement le nôtre !

Que nous situions cette famille dans le haut du village découle de la présence au no 100 du cadastre de 1814[1], des frères Moïse Samuel et David Joseph feu Abraham David Rochat.

En 1837, lors de l'enquête sur les maisons[2], ce même numéro est toujours possédé par la famille Sapeur, sous le nom de Rochat, Moïse Samuel feu Abram David.

La famille y tenait-elle déjà un petit commerce, de vacherins en particulier ? Ce serait bien improbable, vu que le produit n'en était qu'au début d'un développement qui allait toutefois être fulgurant.

Si nous prenons maintenant le cadastre de 1873-1875, nous découvrons que la famille est apparemment toujours située au haut du village. Mais alors le no 100 du cadastre de 1814 est devenu le no 79, maison passablement étriquée située entre deux autres bâtiments. Elle est possédée par Charles Henri feu Charles Samuel Rochat. Nous supposons, sans preuve définitive, que ce Charles Samuel Rochat est notre Samuel Rochat Sapeur qui serait donc décédé avant 1873-1875[3], et que Charles Henri est le Henri Rochat Sapeur dont nous aurons à traité plus bas.

Ce que l'on sait de manière certaine, c'est que Samuel Rochat Sapeur avait racheté les vacherins de la Société de laiterie des Charbonnières en 1868 et en 1871 au moins, et ceux de la Société de laiterie du Pont en 1869.

Un Rochat Samuel est désigné comme amodiateur de montagne en 1850-1856[4]. Il y a tout lieu de croire qu'il s'agisse ici du surnommé Sapeur. En effet, on découvre déjà en 1843 un Samuel Rochat amodiateur de la Tépaz soit probablement les Ordons à l'époque, propriété de la commune du Lieu.

On l'y retrouve jusqu'en 1847, sur cette fois-ci les Ordons et la Tépaz. En 1848 on précise Samuel Rochat Sapeur. Il y reste jusqu'en 1856. Après quoi il disparaît des listages. Aurait-il abandonné le métier, loue-t-il des montagnes sur territoire français, nous ne le savons pas. On peut penser aussi que c'est à ce moment-là qu'il opte pour un commerce de vacherin qu'il pourrait gérer jusqu'à son décès que l'on situe donc avant 1873-1875.

---

[1] Un cadastre général des Charbonnières sera reproduit en une rubrique spéciale.
[2] ACV, GEB, 141/2, p. 44
[3] Nous nous autorisons cette hypothèse du fait qu'alors aucun Samuel Rochat, ou même Charles Samuel, n'était situé ailleurs dans le village qu'il ne devait pas avoir quitté.
[4] Indicateur vaudois.

Nous ne retrouvons malheureusement la trace des Sapeur qu'en 1895, et ceci grâce à l'Almanach Annuaire le Val de Joux de 1895 :

Rochat Louis. Sapeur. Marchand de vacherins.

Désignation reportée de telle manière dans l'Almanach de 1896.

On découvre le même Louis Rochat Sapeur dans l'Indicateur vaudois de 1901 sous la rubrique : fromages, vacherins et tommes de chèvres. En 1905 : fromages, vacherins et tommes (gros).

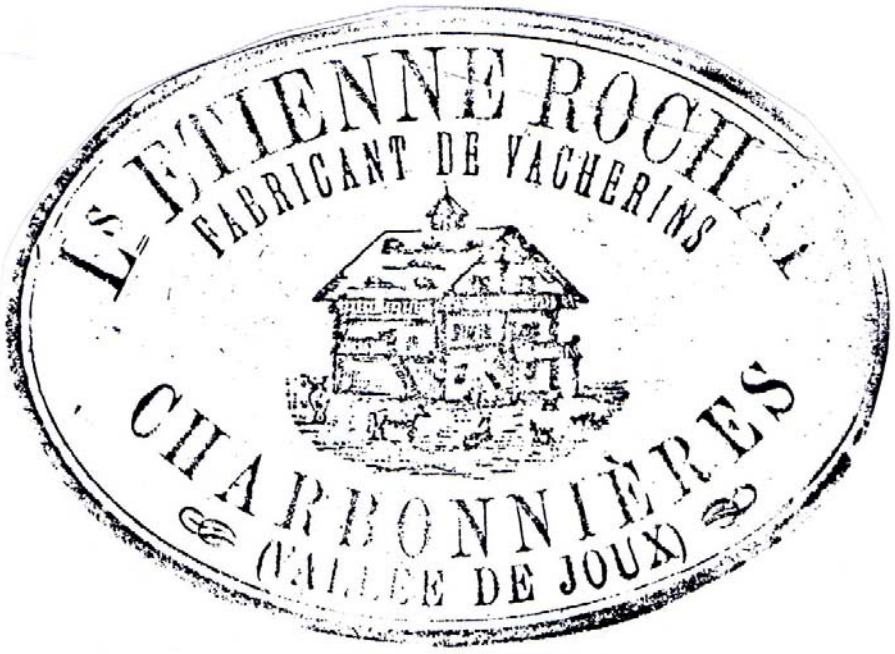
En 1910, sous la même rubrique, on fait la connaissance de Rochat Louis-Etienne, Sapeur.

Ce dernier n'est plus cité en 1915. Or nous savons que la maison qu'il possédait alors aux Crettets, rachetée probablement de Joseph Rodolphe feu Ferdinand Rochat peu après l'établissement du cadastre de 1873-1875, no 14, fut vendue à Jules Rochat Tsun en 1916. C'est à ce moment-là que Louis-Etienne Rochat Sapeur quitta le village.

On ne pense pas que Louis-Etienne Rochat et Louis Rochat soient les mêmes personnages. Nous pensons plutôt que Louis-Etienne est fils de Louis, lui-même fils de Samuel. En effet, une note d'un précédent fichier, référence malheureusement perdue, donne Louis Etienne Rochat, de ses prénoms complets Emile-Louis-Etienne, comme fils de Ami-Louis Rochat et de Joséphine Caroline fille de Marie Hortense Guyon, toutes choses qui naturellement restent à prouver de manière irréfutable.

Nous aurions donc eu trois générations de Sapeur actifs dans le vacherin.

La marque du dernier était la suivante :



Cette marque porte le terme de fabricant de vacherins. Nous avons cru que c'aurait du être simplement : marchand de vacherins.

Or une note nous prouve que Louis Etienne, à l'époque, soit au début du XXe siècle, était réellement resté amodiateur :

Le soussigné Louis Etienne Rochat des Charbonnières déclare avoir eu le sieur Edmond Henry de Vuillerens pendant le terme de quatre années pour fabriquer le fromage et vacherins à la montagne et en avoir été satisfait pour son travail sédentaire et la fabrication et puis le recommander à toutes les personnes qui voudront l'occuper sur cette partie.

Fait aux Charbonnières, le 25 octobre 1901[5].

Nous ignorons de quelle montagne Louis était amodiateur ni si, finalement, la famille était toujours restée amodiatrice.

Quant au surnom de Sapeur, il correspond assurément à une place dans la compagnie des pompiers du village. Il ne put pas être attribué avant 1825 à notre avis, année où les Charbonnières se proposent d'acheter une pompe à feu.

Et maintenant, laissons la parole à Victor Jouffroy, qui, dans « Choses dites Chez Mimi », (s.d. vers 1990, propos recueillis par Pierre Saintot, nous en raconte des belles, sur le Sapeur !

C'était en effet des Suisses qui arrivaient à monter quatre vingt vaches. Mais qui n'en possédaient eux-mêmes que deux, quatre ou cinq. Ils louaient donc les autres. Et c'est vrai que le paysan qui leur mettait quatre bêtes, en envoyait une bonne pour trois mauvaises. Mais que voulez-vous, le fermier était tellement heureux d'être amodiateur ! C'était un grade. Mais ces Suisses, c'était tous des « pelés ». Quand ils avaient fait trois ou six ans, ils étaient ruinés. Le Sapeur, qi était à la Caille, s'est mangé au complet. Dans les autres chalets c'était pareil. Mais quand il y en avait un qui abandonnait, il y en avait deux pou reprendre.

Le Sapeur a été berger toute sa vie. C'était un type seul, pas marié. Il avait avec lui un vieux commis. D'habitude il hivernait à l'automne parce qu'il fallait manger la récolte de foin de l'été. Dans beaucoup de montagnes, on faisait du foin dans ce temps-là. Mais les Suisses qui étaient autorités à rester sur place, devaient descendre pour Noël. Récolte mangée ou pas. La dernière année, il n'a pas pu terminer sa campagne parce qu'il n'avait plus un sou. Il a donc décidé de se sauver. Avec son commis, ils ont voulu redescendre les bêtes en Suisse, en cachette, pendant la nuit. Ils ont mis les clochettes et bridés les battants. Mais quand ils sont arrivés quelque part sur la frontière, les douaniers, qui étaient renseignés, les attendaient. Ils ont obligé Le Sapeur et son commis à ramener le troupeau à Mouthe. J'avais été chargé de traire les bêtes, mais bien peu donnaient encore du lait. Voilà donc Le Sapeur saisi jusqu'à ce qu'il soit

[5] Référence malheureusement perdue.

autorité à rentrer ses vaches en Suisse. Etre temps, il n'avait pas le droit d'en vendre aucune. D'ailleurs, quand il a eu l'autorisation de rentrer, il avait tellement de dettes que les vaches étaient mangées d'avance. C'était le bout. Il était ruiné. Il s'est exilé dans le canton de Fribourg.

Cette histoire est véridique. Le Sapeur, comme l'appelle Victor Jouffroy qui l'a donc connu personnellement, de son vrai nom Louis-Etienne Rochat, a vendu sa maison des Crettets, aux Charbonnières, en 1916. L'acheteur ne fut autre que le grand-père du soussigné, Jules Rochat, jusqu'alors citoyen de l'Epine-dessus de vent.